VIEUX VOYAGEURS FRANCAIS.

IVES D'ÉVREUX.

Je ne sais trop quel est le vieux voyageur (c'est Raleigh, je crois) qui, voulant donner une idée des populations de l'Orénoque et de l'Amazone, couvre le sommet des arbres d'une foule de cabanes faites de branches entrelacées, qu'il appelle une ville sauvage. Nous n'en sommes plus à ce temps de naïveté merveilleuse : les waraons eux-mêmes, qui ont donné lieu à ces peintures fantastiques, ont peut-être cessé de courber les branches de mangliers sur lesquelles ils bâtissaient leurs habitations aériennes. Les rives de l'Orénoque, du Pará, et peut-être du Meari, où ils campaient dans les terres noyées, se couvrent de villages naissans. Dans quelques siècles des villes magnifiques s'élèveront sur de vastes chaussées, aux lieux où Raleigh et Keymis rêvaient l'Eldorado ; le monde des enchantemens

aura recommencé pour cette partie de l'Amérique où tant de songes se sont évanouis. A partir de la Guyanne jusqu'à cent lieues par-delà le grand fleuve, ces forêts magnifiques, mais inutiles, qui n'attendent que l'industrie pour faire place à une population florissante, auront tombé, l'homme aura soumis la terre, et il cherchera les traditions. Alors on se rappellera que San-Luiz, la grande ville du Maranham, la cité brasilienne qui marche après Rio de Janeiro, Bahia et Fernambouc, aura été fondée par les Français; on cherchera sa première origine, on étudiera les races primitives qui ont dû peupler l'île délicieuse où elle fut bâtie. Claude d'Abbeville, Lery, Hans-Stade, Thevet le cosmographe, Roulox Baro, Barlæus et Pison, deviendront les Strabon, ou, si on l'aime mieux, les Grégoire de Tours de ces contrées, appelées sans aucun doute à dominer une grande partie du Nouveau-Monde.

Oui, on ne doit pas craindre de l'affirmer, nous pouvons réclamer d'avance cette gloire avec les Allemands et les Hollandais, et ce sera surtout dans les vieilles chroniques des voyageurs français que l'histoire primitive de ces pays devra être étudiée; c'est qu'au XVIe et au XVIIe siècle il y a chez nous un instinct précieux qui nous convie à recueillir toutes les grandes traditions prêtes à s'éteindre; c'est que nous parcourons le monde *pour choses de religion,* et non pour accroissement de trafic; c'est que nous sommes missionnaires et non chercheurs d'or, et que nous avons eu une touchante prévision des besoins de l'avenir.

Parmi ces voyageurs, si dignes d'être enfin appréciés, la fortune s'est montrée bien diverse. A égalité de mérite, il y en a qui sont devenus célèbres, d'autres sont demeurés à peu près inconnus; j'ajouterai même qu'il y en a un dont on a complètement oublié le nom pendant plus de deux siècles, qu'on ne voit indiqué dans aucune relation, et qu'on ne trouve plus même dans nos bibliothèques. Celui-là cependant est un admirable écrivain et un ingénieux observateur; c'est le père Ives d'Evreux, dont le nom se trouve en tête de cet article, et que nous allons examiner.

Quelquefois, en voyant la brièveté si incomplète des documens que nous ont transmis dans leur latin barbare Grégoire de Tours et Frédégaire, source à peu près unique où les plus habiles sont

cependant contraints de puiser, je me suis représenté la joie qu'éprouverait un antiquaire en trouvant dans quelque manuscrit byzantin, l'appréciation élevée, le récit énergique des grands évènemens qui ont agité chez nous le VIe et le VIIe siècle, et la peinture de ces rois à demi barbares, dont chaque passion enfantait quelque tragédie sanglante. J'aime à suivre en idée la curiosité inquiète de l'historien interrogeant avec anxiété les dates, les noms, les récits complétés; les réflexions de l'écrivain intelligent, qui juge avec la supériorité acquise de celui qui a vu d'autres hommes et d'autres lieux. Eh bien! le père Ives d'Evreux, c'est la belle chronique retrouvée, c'est l'historien sincère parlant sur des hommes dont il a prévu l'anéantissement, et sur des chefs dont il a compris la grandeur passagère; et cependant, je le répète encore, le livre du vieux missionnaire a disparu complètement, nulle bibliographie spéciale n'en fait mention, nul dictionnaire historique, que je sache, ne le rappelle; et encore l'exemplaire que j'ai sous les yeux est-il imparfait, quoique ce soit évidemment celui qui a appartenu à Louis XIII; c'est que les intrigues de cour se sont mêlées aux affaires du pauvre missionnaire, et que tout s'explique par cette phrase du sieur de Rasilly, qu'on trouve en tête du volume : « Sire, voicy ce que j'ay peu par subtils moyens recouvrir du révérend père Ives d'Evreux, supprimé par fraude et impiété, moyennant certaine somme de deniers entre les mains de Francoys Huby, imprimeur, que j'offre maintenant à votre majesté, deux ans après sa première naissance, aussitôt estouffée qu'elle avoit veu le jour (1). »

(1) Et plus bas il ajoute : « Il ne manque que la plus grande part de la préface et quelques chapitres sur la fin, que je n'ay peu recouvrir. » C'est probablement l'état imparfait du livre qui l'aura fait disparaître; j'ai de fortes raisons pour croire qu'il n'existe plus que l'exemplaire de la Bibliothèque du Roi. J'ai fait pour m'en procurer un autre des recherches inutiles dans les diverses bibliothèques de Paris, et Boucher de la Richarderie, dans sa *Bibliographie des Voyages*, se tait sur le compte du père Ives, quoiqu'il cite avec prédilection Claude d'Abbeville. Southey, l'historien du Brésil, a ignoré cette source, et M. Warden, qui a épuisé la bibliographie américaine, n'a jamais eu occasion de la consulter. J'en dirai autant de M. Brunet, si exact dans ses renseignemens; c'est donc un livre unique. Il est intitulé fort modestement : *Suite de l'histoire des choses plus mémo-*



Puisque j'ai nommé le sieur de Rasilly, il est juste de dire quelques mots à son sujet, car si nous lui devons une chronique curieuse, la France faillit lui devoir bien davantage; il y alla pour elle des plus belles régions de l'Amérique méridionale; Claude d'Abbeville nous servira ici de guide, et cela d'autant mieux que son récit se mêle essentiellement à la relation du père Ives. Sous le règne de Henri IV, vers le milieu de l'année 1594, un capitaine français, nommé Riffault, s'embarqua pour le Brésil avec un grand nombre de Français, l'expédition formait une petite escadre; mais au lieu d'aborder vers la côte déjà peuplée de Guenabara ou de San-Salvador, il s'en alla débarquer au pays de Maragnan (1), où il fut parfaitement accueilli des Indiens. Une naïve affection pour les Français, qu'on retrouve à cette époque chez toutes les tribus de l'Amérique, explique la confiance qu'on mit dans cette expédition après les victoires de Mem-de-Sá. Quoi qu'il en soit, cette première entreprise ne fut pas heureuse; le principal navire de Riffault échoua, la discorde se mit parmi les Français, et lorsqu'il s'agit du retour, plusieurs de ces aventuriers se virent contraints de rester parmi les nations indiennes; mais en ce temps d'activité audacieuse, un semblable retard comptait pour rien : l'enfant hardi de la Touraine ou l'intrépide Manceau s'en allait résolument vivre avec les sauvages parmi lesquels il trouvait bientôt une femme, un carbet et un *compère*, terme de vieille relation, et dont il partageait les périls ou les dangers. C'est ce qui arriva au jeune Des Vaux, natif de Sainte-Maure, qu'on nous représente comme un gentilhomme de facile humeur, « conquérant plusieurs insignes victoires et se façonnant toujours aux coustumes estranges du pays. » Le premier aspect du lieu et de ses habitans ne devait pas être

rables advenues en Maragnan ès années 1613 *et* 1614. Paris, de l'imprimerie de François Huby, 1615. 2 tomes in-8 en 1 vol. Le nom du père Ives n'est attaché qu'à l'épître dédicatoire adressée à Louis XIII, et on a ajouté au titre du deuxième volume : *Second traité des fruits de l'Évangile qui tost parurent par le baptesme de plusieurs enfans.* Cette portion du livre, qui n'est pas sans intérêt, n'offre cependant pas l'importance du premier volume.

(1) Nous nous servirons de l'orthographe des vieilles relations, quoique les Portugais écrivent Maranhao avec l'*a* tildé ou Maranham.

sans quelque singularité pour un habitant de la Touraine, habitué à ses grands champs de blé, à ses grasses métairies, à ses paisibles laboureurs, si tranquilles sur la vie du lendemain, si bien en repos sur le passé. Mais notre Tourangeau était doué sans doute de cette philosophie pratique qu'on attribue à ses compatriotes; enfant insouciant de son siècle, il prit en amour l'âpre vie du sauvage: ses misères et ses joies soudaines lui plurent: il admira naïvement les grandes forêts vierges qu'il parcourait, et il lui vint à la pensée que ce serait une riche province à ajouter au beau royaume de France; « après donc avoir fait un long séjour audit pays, après avoir recognu la beauté et les délices de cette terre, la fertilité et la fœcondité d'icelle en ce que l'homme sçaurait désirer, tant pour le contentement et récréation du corps humain, à cause de l'amœnité du lieu, que pour l'acquisition de tout plein de richesses, qui avec le temps en pourraient provenir, le jeune Des Vaux fit ses propositions aux sauvages, et comme le raconte encore Claude d'Abbeville, outre la promesse de recevoir le christianisme, ils acceptèrent aussi l'offre qu'il leur fit de leur envoyer de France quelques personnes de qualités pour les maintenir et deffendre de tous leurs ennemis, jugeans l'humeur française plus sortable à la leur, qu'aucune autre pour la douceur de sa conversation. »

On est tenté de sourire de la dernière phrase du bon voyageur, et cependant rien n'est plus vrai au fond. Les Tupinambas s'étaient pris d'une merveilleuse tendresse pour les Français, et ceux-ci étaient certains, en quelque lieu qu'ils se présentassent, d'en être accueillis avec une effusion pleine de joie. Le jeune gentilhomme de Touraine s'adressa au sieur de La Ravardière, et bien peu s'en fallut alors que toute cette riche partie du Brésil n'appartînt pour toujours aux Français. Marie de Médicis tenait la régence : avec sa sagacité pénétrante, elle comprit l'importance de cette colonie, et quelques mois après le retour de La Ravardière, qui était allé s'assurer des rapports de Des Vaux, une compagnie des Indes occidentales était formée en France, deux lieutenans-généraux fondaient la colonie, Rasilly et La Ravardière unissaient leurs activité.

Il faut lire les vieux voyageurs pour se faire une idée de l'en-

thousiasme des nouveaux débarqués, de leur admiration naïve pour cette nature puissante, de leur tendresse chaleureuse pour les Indiens qu'ils veulent tous convertir! Rien ne manqua, on peut le dire, à la sagesse des règlemens. Les droits de chacun furent respectés, le courage à se maintenir fut admirable; ce qui fit faute, ce fut la coopération efficace de la France, qui ne comprit plus, au milieu d'interminables tracasseries, la grandeur d'une semblable expédition. Ce qui détruisit l'œuvre de tant d'efforts, ce furent de pitoyables intrigues, agissant sourdement à l'insu des deux généraux, et privant la France, pour l'avenir, d'une des plus riches contrées du globe. Aussi, et malgré les évènemens probables qui aujourd'hui nous eussent privés de sa possession, n'est-ce pas sans une émotion réelle qu'on lit ces paroles, adressés par le sieur de Rasilly à Louis XIII, en lui présentant le Voyage du père Ives : « On a détruit cette relation, dit-il; cela s'est fait à dessein pour faire perdre insensiblement à votre majesté le titre de roi très chrétien, lui faisant abandonner les sacrifices et sacremens exercés sur les Indiens, la réputation de ses armes et bandières, l'utilité qui pouvait lui arriver et à ses subjects d'un si riche et fertile pays, et la retraicte du tout importante d'un port favorable pour la navigation au long cours, aujourd'huy ruinée, faute d'avoir su conserver ce que j'avais avec tant de soins et de despenses acquis. »

En 1614, les Portugais prirent sur nous l'île de Maragnan, et il n'est resté en effet de tant d'efforts qu'une ville bâtie par les Français, et où notre nom est maintenant oublié, que deux relations rarement consultées, et dont la plus importante n'a peut-être jamais été citée.

Ce n'est pas seulement la grace du style, la sincérité des observations qui distinguent le père Ives, ce seraient des qualités qu'il partagerait avec Claude d'Abbeville; mais il a sur celui-ci un avantage qu'on ne saurait lui contester (1). Au Maranham, le chef de

(1) Claude d'Abbeville, de son propre aveu, ne fit pas un plus long séjour dans l'île; il revint à Paris avec sept ou huit sauvages de la nation des Tupinambas, qui excitèrent au plus haut dégré la curiosité des Parisiens, et qui, après avoir été baptisés en grande pompe, eurent à peu près le sort des Charruas et

la mission ne resta que quatre mois; lui, il y demeura deux ans entiers.

Quand les missionnaires arrivèrent dans l'île de Maragnan, ils se doutaient à peine qu'une grande révolution avait eu lieu chez les tribus parmi lesquelles ils allaient vivre. Repoussés de tous côtés par les Portugais, vaincus sur le bord de la mer et même dans l'intérieur, la tribu la plus fière de la race des Tupis, les Tupinambas, qui avaient dominé tout le sud du Brésil, s'étaient décidés à émigrer vers le nord. L'île de Maragnan, qui touche pour ainsi dire au continent, dont elle n'est éloignée que de cinq lieues, leur avait semblé, par sa fertilité, un endroit favorable de retraite, et ils y avaient établi leurs aldées: réunies dans une île qu'on pouvait parcourir en quelques journées, et dont rien n'égale la fertilité, conduites par des chefs qui avaient donné des preuves assurées de valeur et de haute intelligence, les tribus se montrèrent encore un moment, avant de s'éteindre, telles qu'elles avaient été au temps de leur puissance et quand elles dominaient le pays.

Le père Ives se trouva dans une admirable position pour les observer. Aussi sa relation contient-elle, mieux encore que le voyage d'Abbeville, certaines traditions qu'on chercherait vainement ailleurs. Cela est si vrai que si vous la comparez avec celle de Lery, qui l'a précédée de près de quatre-vingts ans, vous retrouvez, avec un développement remarquable, toutes les habitudes bizarres, toutes les pompes sauvages, tous les usages singuliers qui frappaient les Français parmi les tribus de la baie de Guenabara. Le caractère de cette relation cependant est de servir de complément à celles qui l'ont précédée; c'est d'expliquer avec une simplicité toute naïve certains faits que le scepticisme du XVIIIe siècle s'est hâté de rejeter, et qui méritaient au moins un examen sévère avant de les abandonner à l'oubli. Je n'en veux citer qu'un exemple: tout le monde connaît la tradition poétique qui a imposé au fleuve des Amazones le nom qu'il a conservé. Vingt relations, moitié

des Osages qui sont venus dernièrement visiter l'Europe. La plupart d'entre eux moururent; il est fait mention cependant d'un de ces catéchumènes qui retourna au Brésil.

réelles, moitié fantastiques, parlèrent de ces femmes guerrières. Le génie des Espagnols se plut à reproduire le mythe de l'antiquité sous toutes les formes; les récits merveilleux s'accumulèrent, et il parut plus simple même à notre époque de rejeter le fait parmi les fables, que de le discuter un moment. Cependant le voyageur par excellence, l'homme de sévère observation, M. de Humboldt, avait admis que des Indiennes, lassées du joug, avaient bien pu lui échapper, pour former une tribu à part, comme ces Nègres qui fuient dans les montagnes ou qui se cachent dans les forêts. Il suffit d'avoir campé au milieu d'un village américain, et d'y avoir observé les misères de la femme, pour comprendre cette opinion. L'exagération lui a ôté sa probabilité, et le père Ives la rétablit. « Il sera bon, dit-il, que j'allègue ce que j'ay appris des sauvages touchant la vérité des Amazones, parce que c'est une demande ordinaire : s'il y a des Amazones en ces quartiers-là, et si elles sont semblables à celles dont les historiographes font tant mention. Pour le premier chef, vous devez savoir que c'est un bruit général et commun parmy tous les sauvages qu'il y en a, et qu'elles habitent en une isle assez grande, ceinte de ce fleuve de Maragnan, autrement des Amazones, qui a, en son emboucheure dans la mer, cinquante lieuës de large, et que ces Amazones furent jadis femmes et filles de Tapinambos (1), lesquelles se retirèrent à la persuasion et soubs la conduicte d'une d'entre elles de la société et maistrise des Tapinambos : et gagnans pays le long de cette rivière, enfin appercevans une belle isle, elles s'y retirèrent et admirent, en cer-

(1) Le père Ives désigne constamment sous ce nom les anciens dominateurs du Brésil, que son contemporain Claude d'Abbeville nomme Topinambas, et que Lery appelle Tououpinambaoult. Vasconcellos, qui leur conserve le nom de Tupinambas, admis toujours maintenant, croit qu'ils tenaient ce nom de l'antique dénomination d'un chef appelé Tupis. Ce qui se serait passé chez ces peuples rappellerait dans tous les cas un usage commun aux plus grandes nations et qu'on retrouve chez les Hébreux, chez les Grecs et les Romains. Il n'est pas inutile de rappeler que le mot *tupan* indique l'excellence terrifiante dans *la lingoa geral* du Brésil, et que les Tupinambas, dont on retrouve des tribus dans toute l'étendue du Brésil, étaient peut-être, parmi les nations indiennes, le peuple choisi de Dieu.

taines saisons de l'année, sçavoir des *acajous* (1), les hommes des prochaines habitations pour avoir leur compagnie; que, si elles accouchent d'un fils, c'est pour le père, et l'emmène avec luy après qu'il est compétamment alaicté; si c'est une fille, la mère la retient pour demeurer à toujours avec elle. Voilà le bruict commun et général. »

Le père Ives allègue ensuite, en faveur de cette tradition, le témoignage d'un chef qui demeurait fort avant dans l'intérieur, et qui lui affirma avoir rangé, dans son canot de guerre, l'île où les femmes guerrières s'étaient retirées. Il ajoute :

« Quant au second chef, ce mot d'*Amazone* leur est imposé par les Portugais et Français, pour l'approchement qu'elles ont avec les Amazones anciennes, à cause de la séparation des hommes; mais elles ne se coupent pas la mamelle droicte, ny ne suivent le courage de ces grandes guerrières, ains vivant comme les autres femmes sauvages, habiles et aptes néanmoins à tirer de l'arc, sont nuës, et se défendent comme elles peuvent de leurs ennemis. »

Rien de si probable et surtout de si simple n'avait été dit, que je sache, sur cette étrange peuplade, qui a imposé son nom non-seulement au fleuve, mais à un des plus vastes pays de l'Amérique méridionale. On a peut-être attaché trop d'importance à la tradition que résume d'une manière si positive le récit du vieux missionnaire; mais la discussion une fois admise, il est curieux de voir comment le père Ives d'Evreux l'éclaircit en quelques mots, et combien son opinion naïve se rapproche du voyageur, qui a épuisé tous les doutes de la science, et qui a compris toutes les incertitudes de la tradition.

Un des faits les plus curieux qui nous aient été transmis sur les Indiens de ces régions, un de ceux qui ont le plus contribué à faire douter de la véracité des vieux voyageurs anglais, parce qu'ils nous l'ont rapporté en l'entourant d'un certain merveilleux, c'est l'existence de ces tribus anthropophages, vivant au sein des terres noyées dans des cabanes que baignent la mer, et qui s'élèvent sur les nombreuses arcades du manglier. Vers le commencement du

(1) C'est le fruit de l'anacardium dont les Brésiliens faisaient un vin enivrant.

siècle, une de ces curieuses tribus qui demeurent encore à l'embouchure de l'Orénoque, sous le nom de Guarraons (ou Waraons), fut visitée par un voyageur français, qui fut émerveillé de ses habitations et de l'heureuse abondance qui y régnait, grace au palmier murichi, qui peut croître au sein des eaux. En 1615, une nation semblable existait aux bouches de l'Amazone, et ce que M. Leblond raconte des Guaraons de l'Orénoque, peut être sans doute appliqué à ces *Camarapins* du Pará, qu'on nous dépeint comme d'implacables anthropophages, et contre lesquels La Ravardière dirigea une nombreuse expédition ignorée de tous les historiens. Laissons parler le vieux voyageur.

«Ceste armée donc des François et des Tapinambos, au nombre de plus de mille deux cents, sortit de Pará, et entra en la rivière des Pacaiares, et de la en là rivière de Parisop, où ils trouvèrent Vuac-Ouassou, qui fit offre de mille deux cents des siens, pour renforcer l'armée, dont il fut remercié; il en fut pris seulement quelque nombre qu'il accompagna luy-même, et les mena au lieu des ennemis, lesquels demeuraient dans des *iouras* qui sont des maisons faictes à la forme des Ponts-au-Change et de Saint-Michel de Paris; assises sur le haut de gros arbres plantés en l'eau. Incontinent ils furent assiégez de nos gens et saluez de mille ou douze cents mousquets en trois heures et se défendirent valeureusement, en sorte que les flèches tombaient sur les nostres comme la pluye ou la gresle, et blessèrent quelques Français et plusieurs Tapinambos; pas un toutefois n'en mourust. On leur tira quelques coups de fauconneau et *despoire*, et mit-on le feu à trois de leurs *iouras* dont soixante des leurs furent tuez, ce qui leur accreut d'avantage le désespoir, aymans mieux passer par le feu que de tomber es mains des Tapinambos, ce qui fust cause qu'on les laissa là, pour les avoir une autre fois avec douceur, beaucoup meilleure pour gagner les sauvages. Durant le combat furieux des mousquetaires, ils usèrent d'une ruse nompareille : c'est qu'ils pendirent leurs morts contre le parapet de leurs iouras, et leur ayant attaché une corde de coton aux pieds, les faisaient bransler le long des fentes : ce que voyans les Français, croyaient que ce fussent des sauvages qui passassent et repassassent. »

Au milieu du bruit des mousquets et des flammes qui dévorent la ville aérienne, une Indienne fait signe qu'elle veut parler, et à l'énergie terrible de sa harangue, on comprend que des femmes guerrières ont pu peupler les forêts.

« Tous cessèrent de tirer, puis cette femme cria Vuac-Ouassou, Vuac-Ouassou, pourquoy nous as-tu amené ces bouches de feu (ils désignaient ainsi les Français) pour nous ruiner et effacer de la terre? penses-tu nous avoir au nombre de tes esclaves? voilà les os de tes amis.... On lui fit dire par les truchemens qu'elle eust à se rendre afin de sauver le reste du feu.—Non, dit-elle, jamais nous ne nous rendrons aux Tapinambos : ils sont traistres : voilà nos chefs qui sont morts et tuez de ces bouches de feu, gens que nous ne vismes jamais. S'il faut mourir, nous mourrons volontiers avec nos grands guerriers, notre nation est grande... »

Mais franchissons les solitudes qui séparent le Para du Maragnan, rentrons dans l'île heureuse où sont établis les Français. Jusqu'à présent le père Ives d'Evreux a été historien; nous allons entendre le voyageur, nous allons écouter ses récits pleins d'originalité et de grace, ses douces admirations, ses comparaisons ingénieuses. Avant tout, le père Ives est missionnaire; s'il a quitté son couvent, c'est pour baptiser des sauvages, c'est pour leur faire comprendre les saints mystères qu'il a médités... Eh bien! cet homme a tout le génie de son apostolat; il ne peut pas savoir encore la langue des Tupis, comme plus tard il l'apprendra : ne soyez pas en peine de son éloquence religieuse, il se fera merveilleusement comprendre de ses néophytes, et pour leur expliquer les saints mystères, il n'aura qu'un regard à jeter sur les petites forêts verdoyantes qui bordent l'Océan.

« Entre ces arbres, j'en trouve dignes d'être remarquez, dit-il, premièrement les aparituriers, qui sont arbres croissans le long de la mer et jectent de leurs rameaux des petits filets sur le sable ou entre les pierres que couvre la vase, qui tost prennent racine, se fortifient et grossissent, et ayans eu leur stature parfaicte commencent eux-mêmes de jetter d'autres filets, qui font comme ils ont fait, en sorte que ces arbres se multiplient infiniment, chacun produisant son semblable de main en main, non de

la racine comme les autres arbres, ains de leurs rameaux, en quoi je ne sçay lequel des deux plus admirer, ou la succession perpétuelle de père en fils, ou la génération toute diverse d'avec le commun des végétaux.

« Je me servois de cette comparaison pour faire comprendre aux sauvages le mystère de l'incarnation du fils de Dieu, en leur disant que Jésus avoit deux naissances, une d'en haut, éternelle et divine, sortant de son père sans en sortir, distingué de son père par hypostase, comme le rameau de l'apariturier avec le fil engendré de luy, un toutefois, en essense et substance, avec son géniteur comme le filet avec son rameau, vivant d'une mesme nourriture divine et céleste, scavoir: l'amour du Saint-Esprit qui fait la troisième personne; l'autre d'en bas, temporelle et humaine, sorti du sein de la vierge Marie et nourri de son laict... Ce que les sauvages concevoient extrêmement bien, et n'y trouvoient, à ce qu'ils me disoient, aucune difficulté; argumentans ainsy : — Si Dieu a donné cette puissance aux arbres, qui n'ont point de sentiment, pourquoy luy-mesme n'auroit-il pas le moyen de le faire? »

Ce vieux religieux qui a su trouver de semblables comparaisons pour rendre sensible l'idée la plus métaphysique du christianisme à des sauvages, comprend mieux les Brésiliens qu'aucun voyageur de son époque. En général il leur est indulgent et il se plaît à tracer de leur vie intérieure des tableaux pleins d'une grace fidèle, surtout pour ceux qui ont vécu dans la cabane des Indiens. Tantôt, après vous avoir expliqué la vie active de ses chers Tapinambos, il vous peindra la paresse voluptueuse qui succède chez eux à l'agitation; il vous montrera un de leurs guerriers se balançant dans son hamac, sous les rameaux fleuris, et aimant mieux endurer la faim plusieurs heures, que de changer un seul instant de position. A quelques pas de lui des pièces de venaison cuites à point demeuraient sur le brasier, raconte le père Ives. « Nos François affamez et délibérez de faire feste à cette table préparée, lui demandèrent d'une voix douce et amoureuse — *dé omano chetouasap*, estes-vous malade, mon compère? Il répond qu'ouy; les François répliquèrent: Qu'avez-vous donc, qu'est-ce qui vous fait

mal? Ma femme, dit-il, est dès le matin au jardin, et je n'ay encore mangé. » Ses hôtes ont beau lui représenter qu'il n'a qu'à descendre pour satisfaire son appétit, et il leur avoue qu'il ne se sent pas le courage de se lever, et pour commencer un joyeux festin, il faut qu'ils se décident à le servir. « La peine qu'ils eurent d'apporter les viandes de dessus le boucan, qui n'estoit qu'à trois pieds de là, fut le payement de leur escot. »

« Nonobstant ces perverses inclinations, ils en ont d'autres très bonnes et louables à la vertu, s'écrie aussitôt le bon missionnaire, comme s'il craignait d'avoir calomnié ses chers catéchumènes. La libéralité est très grande chez eux, et l'avarice en est fort éloignée... ils gardent équité ensemble, ne se fraudent et ne se trompent... ils sont fort compationnans et se respectent l'un l'autre, spécialement les vieillards; ils sont fort patiens en leurs misères et famines, jusques à manger de la terre, à quoy ils habituent leurs enfans, chose que j'ay veüe plusieurs fois, que les petits enfans tenoient en leurs mains une pelotte de terre, qu'ils ont en leur pays quasi comme terre sigillée, laquelle ils succoient et mangeoient ainsi que les enfans de France, les poires, les pommes, et autres fruits qu'on leur donne. »

Ce dernier trait rappelle un des faits les plus curieux que cite M. de Humboldt, et il prouve d'une manière positive qu'à l'imitation des Ottomaques de l'Orénoque, les Tupinambas se nourrissaient quelquefois de terre.

Comme le père du Tertre, qu'il précède de quelques années, et avec lequel cependant il a plus d'un rapport, le père Ives se plaît surtout aux vues d'intérieur, aux détails de la vie privée : c'est comme cela qu'il aime à peindre les hommes et quelquefois les tribus. Voici une de ces anecdotes, où il essayait de prouver qu'il y avait de l'injustice à désespérer des sauvages pour l'amélioration future de la colonie. C'est la contre-partie du récit qu'on vient de lire, le pendant au tableau que je viens de lui laisser esquisser.

« Je raconteray icy une jolie histoire. Un jour, je m'en allois visiter le grand *Thion*, principal des pierres vertes tabaiares; comme je fus en sa loge, et que je l'eus demandé, une de ses femmes me conduisit soubs un bel arbre, qui estoit au bout de sa loge, qui le

couvroit de l'ardeur du soleil; là-dessouz il avoit dressé son mestier pour tisser des licts de coton, et travailloit après fort soigneusement. Je m'estonnay beaucoup de voir ce grand capitaine, vieux colonel de sa nation, ennobly de plusieurs coups de mousquet, s'amuser à faire ce mestier, et je ne peus me taire que je n'en seusse la raison, espérant apprendre quelque chose de nouveau en ce spectacle si particulier. Je lui fis demander par le truchement qui estoit avec moy à quelle fin il s'amusoit à cela? Il me fit response : Les jeunes gens considèrent mes actions, et selon que je fais ils font. Si je demeurois sur mon lit, à humer le petun, ils ne voudroient faire autre chose; mais quand ils me voient aller au bois, la hache sur l'espaule et la serpe en main, ou qu'ils me voient travailler à faire des licts, ils sont honteux de ne rien faire. »

Jamais je ne fus plus satisfait, ajoute le bon religieux, et il continue, pour prouver comment ses chers sauvages « sont très aptes pour apprendre les sciences et les vertus. » Et quand il a bien discouru de toutes ces choses, sa pensée s'élève, son langage devient plus grave; il comprend aussi toute la poésie traditionnelle de ce peuple, et il la rappelle avec d'admirables paroles.

« Ce qui m'estonna davantage, est qu'ils réciteront ce qui s'est passé d'un temps immémorial et ce seulement par la traditive : car les vieillards ont cette coustume de souvent raconter devant les jeunes gens quels furent leurs grands pères et ayeux... ils font cecy dans leurs carbets, et quelquefois en leurs loges, s'éveillans de bon matin et excitans les leurs à écouter les harangues; aussi font-ils quand il se visitent : car s'embrassans l'un l'autre, en pleurant tendrement, il répètent, l'un après l'autre, parole pour parole, leurs grands-pères et ayeux, et tout ce qui s'est passé en leurs siècles. »

Comme tous les missionnaires de cette époque, le père Ives précède nos naturalistes; il s'en va sur les bords de l'Océan, il contemple d'un œil curieux tous ces fruits de la mer qui brillent après la marée; il pénètre dans les grandes forêts, il y demeure des heures entières. Entre l'idée d'un sermon et son bréviaire, un insecte l'occupera; il sera tout ému du chant d'un oiseau; les ailes chatoyantes du laerte, le parfum du faux vanillier, mettront en

émoi tout son amour; alors, comme le père du Tertre, si fréquemment cité par Buffon, il aura des extases d'admiration, des prévisions de science; il décrira le bruit sonore de la cigale d'Amérique, comme le pourrait faire un entomologiste de nos jours, il interrompra ses prières pour discerner une loi de la nature et pour l'expliquer avec une sainte effusion, en se dégageant presque toujours de la doctrine du maître, quoiqu'il aime à citer Salomon, Aristote et Isidore.

D'ordinaire aussi ces tableaux sont complets, quoique restreints. Ce sont de véritables peintures à la Fielding, dont le cadre est resserré, mais où la nature est prise sur le fait. Laissons-lui raconter la vie furtive du singe et les ruses du jaguar, qu'il appelle l'once d'Amérique.

« Généralement, le naturel des *mones* de ce pays est agréable. Premièrement elles s'entresuivent queue à queue, la première donnant la cadence au pas, en sorte que les suivantes mettent les pieds et les mains où la première a mis les siens. Elles font quelquefois une si grande procession, que l'on en a vue telle fois deux ou trois cens sauter les uns après les autres. Je ne veux pas dire davantage, encore que ce soit la vérité, pour n'estonner point le lecteur. Je sçay que je me suis trouvé plusieurs fois dans les bois, esquels elles avoient coustume d'habiter plus souvent, et vous diray, sans taxer le nombre, que j'en ay vue une très grande quantité, faisans en la même manière que je viens de dire. Chose qui est autant agréable que l'on puisse imaginer, car ces animaux se jetteront à corps perdu d'arbre en arbre, de branche en branche, comme pourroit faire un oyseau bien volant. »

Après avoir décrit l'effroi que l'arrivée subite d'un étranger produit sur toute la troupe, le vieux voyageur raconte avec la même grace les ruses qu'emploie l'animal pour aller boire dans la forêt.

« Sçavez-vous avec quelle industrie? Le gros de l'armée s'arreste à trois cens pas de la fontaine et envoye des espies, lesquelles la viennent visiter et les advenues d'icelles, regardant soigneusement deçà delà s'il n'y a rien qui branle, et si quelques ennemis ne sont pas aux aguets. Si elles aperçoivent quelqu'un, elles crient

d'une voix affreuse, et gaignent au pied au lieu où est l'armée; puis, quelque tems après, elles retournent et font comme devant, et au cas que la place soit seure, elles crient et jappent pour faire venir la trouppe; laquelle estant arrivée, garde cette autre ruse : c'est qu'elles boivent toutes une à une, et à mesure qu'une a beu, elle passe outre et monte aux arbres, et ainsi file à file jusqu'à la dernière. Elles boivent et s'échappent d'un autre côté qu'elles n'estoient venues, afin d'achever leur procession; car de la fontaine, elles vont au sabat traicter leurs amours. »

« N'ayez pas peur que ces guenons s'esloignent des arbres, » ajoute le père Ives dont la cabane touchait à la forêt, et qui a été maintefois témoin de leur manége. « C'est leur refuge;..... si elles voient passer un canot de sauvage assez loing d'elles, elles le saluent de quelque risée à leur mode; que si le canot approche du lieu où elles sont, haut le pied, vous ne les tenez pas, l'armée déloge. »

Mais achevons le drame, voyons maintenant comment la ruse sait vaincre toute cette agilité, et guettons l'once américaine au milieu de ces bonds joyeux. « Tantôt, dit le père Ives, elles battent les bois en circuit où les monnes se retirent, et après les avoir aculées en une pointe, se jettent après à corps perdu, sur les branches; d'autrefois elles les attendent bien cachées sous les feuilles au lieu où elles reconnoissent que ces monnes viennent boire. Davantage, elles se mussent dans la vase où elles ont remarqué que les guenons viennent pescher des moulles et des crabes... Elles font encore plus : quand elles voient que les guenons sont en quelque lieu assemblées, elles vont bellement le ventre contre terre, et lors elles s'estendent feignant estre mortes : la première guenon qui passe en ce lieu s'arreste, et appelle les autres qui viennent incontinent, et descendent le plus bas qu'elles peuvent, se défiant toujours pourtant, afin de contempler et considérer asseurément si leur ennemie est morte, grinçans les dents et marmotans un ramage de congratulation à sa mort, mais elles sont bien estonnées que la trespassée ressuscite à leur voix, montant plus vite qu'elles au faîte des arbres, où elles changent leur vie en mort non simulée, mais véritable. »

Je m'arrête dans ces citations qu'il serait facile de multiplier; elles suffiront, je pense, pour prouver que le père Ives d'Evreux, dont il est question ici pour la première fois, est de cette famille d'admirables écrivains, dont les épanchemens furent trop faciles et les admirations trop naïves, pour que la pompe un peu glorieuse du grand siècle ne les étouffât pas. Ce désordre des vieilles forêts, ce pêle-mêle d'observations, ces enthousiasmes sans fin et et quelquefois sans motif apparent bien réel, devaient être souverainement dédaignés par les hommes qui songeaient au Traité du Sublime de Longin, entre les ifs émondés du parc de Versailles. Port-Royal seul, dans sa religieuse solitude, eût pu comprendre ces élans mystiques des vieux missionnaires, ces ardeurs presque insensées, qui les entraînaient de forêts en forêts, pour surprendre une velléité naïve de religion, pour guetter une ame et la rendre à Dieu; la persécution que subissaient eux-mêmes les pieux solitaires, la forme un peu sévère de leurs études, et peut-être une haute préoccupation des discussions théologiques, les empêchèrent d'écouter attentivement ces voix chrétiennes pleines de tendresse, qui soupiraient en même temps qu'eux dans les forêts américaines. Mais les contemporains du père Ives, qui quittaient souvent leur couvent pour n'y point retourner de longues années, avaient beaucoup vu, ils avaient été d'ingénieux observateurs, et c'est ce qui les sauva d'un oubli complet; lorsque Buffon avait épuisé toutes les formes majestueuses du style, et qu'il se sentait fatigué, c'était à cette source ignorée qu'il allait se rafraîchir. Lorsque Bernardin rêvait les graces infinies de la nature, on le sent à ses études, souvent il avait relu les vieux missionnaires.

FERDINAND DENIS.

VIRGILE.

—

Roman.

———

I.

Celle qui revenait des jardins de Jules César situés sur le Tibre, celle qui passait dans sa litière portée par des esclaves éthiopiens, cette jeune fille escortée d'un intendant monté sur un cheval des Gaules, cette Romaine, était une descendante de la famille Claudia, et elle portait le nom de Sylvia.

Elle revenait à sa maison de la ville, vers la chute du jour; la chaleur étant excessive cette année-là, Sylvia avait coutume de se promener au bord des eaux sous les ombrages sacrés, légués au peuple romain par le divin Jules. Elle rencontra quelques chevaliers qui partaient pour Préneste, et qui la saluèrent; mais elle vit à peine leur salut; peut-être même détourna-t-elle la tête du côté opposé. Il passa un prêtre de Cybèle, et cet homme la regarda avec des yeux ardens; la jeune fille tira le rideau de sa litière; les prêtres de Cybèle étaient mal famés dans l'Italie. Oui, mais il vint